

# Mise à l'index

Être homme et infirmier aux urgences mène parfois à des quiproquos.

■ **Didier Morisot**, infirmier psychiatrique

15 avril, 14 h 30. La voiture se gare devant l'entrée. Comme annoncé par téléphone, une dame s'extrait du véhicule et aide une jeune fille à effectuer le même exercice. Pour cette dernière, l'extraction est plus délicate, une gêne certaine la faisant marcher à demi courbée...

« C'est une élève de cinquième... ses parents sont injoignables et depuis ce matin elle a de plus en plus mal au ventre... je vous la confie, je dois retourner au collège... »

Malgré l'affluence, nous l'installons de suite en pédiatrie ; vu les symptômes, nous préférons ne pas la laisser moisir trop longtemps. Elle évite ainsi la salle d'attente (où plusieurs personnes entament un lent processus de momification) et se retrouve allongée sur une table d'examen.

La jeune fille, que je reconnais soudainement, a de beaux cheveux roux. Elle a également les accessoires fournis avec : de jolies taches de rousseur et un caractère de cochon ! Afin de l'apprivoiser, en la rassurant, je lui parle de nos connaissances communes (en fait, elle est dans la même classe que ma fille !) et je lui explique de quelle manière elle va être découpée en morceaux...

Mes commentaires sur son avenir proche ne la détendent qu'à demi. Marc, le médecin assistant, s'occupe de l'autre moitié et commence à l'examiner. J'en profite pour aller voir ce qui se passe en salle d'attente et je récupère une momie souffrant d'une entorse à la cheville ; j'installe le pharaon dans la pièce réservée à la traumatologie. En sortant, je percute Marc qui me tire par la manche.

« ... Ah, tu tombes bien ; je dois faire un toucher rectal à la gamine. Je préfère que tu restes avec moi... »

On le comprend. Cet examen ne présente aucune ambiguïté sur le plan médical, mais il touche un domaine si particulier de la personne qu'il vaut mieux prendre ses précautions ; je mets donc mon costume de témoin de moralité et nous retournons en salle de pédiatrie. J'aurais mieux vu une de mes collègues femme jouer ce rôle à ma place, mais aujourd'hui le sexe faible (qualifié ainsi par certains crétins...) est absent du planning : le soin au féminin, cette icône maternelle immaculée et au dessus de tout soupçon, nous fait quelque part défaut. Il nous reste donc notre sympathie brute de décoffrage et nos gros sabots masculins, c'est toujours ça...

La situation me laisse le temps de repenser au fottage de gueule d'un autre toubib, me disant que je faisais un boulot de bonne femme. Et plus si affinités... Ce blaireau avait en effet tendance à prendre tous les infirmiers hommes pour des pédés ; un homme, un vrai, ça commande, ça met des tuyaux dans le corps des gens et ça tape sur la fesse des infirmières... entre nous, ça leur fait tellement plaisir. Le soin au masculin, sans doute...

... Dans un autre registre (pas plus intelligent), je ne parle pas des fantasmes inconscients qui assimilent les mâles en blouse blanche à des bêtes de sexe ; merci les séries télé à la con... vous comprenez, avec la pression qu'ils endurent, il faut bien qu'ils se défoulent. Projections, quand tu nous tiens...

Bref, notre jeune patiente se retrouve dans un monde de brutes en panne de finesse ; j'allège cependant l'ambiance en puisant dans mes réflexes paternels, également immaculés et au-dessus de tout soupçon. Mes trois gamins m'ont en effet éloigné au fil du temps de l'âge de la pierre taillée. Je ne vous apprends rien ; changer les couches et donner le biberon fait abandonner peu à peu la masse pour chasser l'ours des cavernes...

Pour l'heure, je me place donc devant notre invitée pour lui faire la causette. Pendant que Marc approfondit la question, la jeune fille roule des yeux de merlan frit. L'heure n'est pas au débat politique ; je trouve plus à propos de commenter la situation en insistant sur le caractère indispensable de cet examen. Je souligne également le côté désagréable de la chose (nous sommes bien d'accord) et je valorise le stoïcisme dont elle fait preuve.

Finalement, nous avons l'heureuse impression de lui avoir évité un stress post-traumatique parfaitement superflu... Tout est OK.

La suite des événements se déroule dans une sérénité radieuse (à part la prise de sang vécue de façon assez morose) et notre jeune amie se retrouve bientôt couchée en chirurgie avant d'être opérée de l'appendicite. Bientôt, la journée se termine : Toutankhamon repart dans sa pyramide avec une attelle plâtrée et, pour ma part, je réintègre mon deux pièces cuisine. Fin de l'épisode.

23 septembre, 19 h 45. Motivé par un appétit féroce, je franchis allègrement l'entrée de la pizzeria. Ma chère et tendre, qui partage le même

objectif, m'accompagne gaiement. Quelques minutes plus tard, nous attaquons les spaghettis bolognaises. Tout baigne. Je remarque à peine les personnes qui s'installent à côté de nous. Du moins, dans un premier temps. Un je ne sais quoi me fait lever la tête ; je reconnais alors une copine de ma fille, d'autant plus facilement qu'elle a de magnifiques cheveux roux. Puis, le calme se fait, chacun retient son souffle. Le garde-champêtre arrive et bat le tambour... « Avis à la population... »

La jeune fille prend la parole ; d'une voix très posée et parfaitement audible, elle claironne à la cantonade : « ...Oh, mamie, je le reconnais... c'est lui qui m'a mis un doigt dans le derrière ! »

Mon épouse fait tomber sa fourchette. Je manque de m'étrangler. Mon intérêt pour la gastronomie italienne chute brutalement. Je me fais un peu l'effet du Grand méchant loup confondu par le Petit chaperon rouge ; vingt sourcils froncés se tournent vers moi. Nif-Nif, Naf-Naf et Nouf-Nouf remontent leurs manches... en fait, je ne suis pas au restaurant : je suis dans la merde. Deux secondes plus tard, un flash spécial en direct de mon cortex cérébral relie cette affirmation gênante à mon vécu professionnel : je revois la scène à l'origine de ce (putain) de malentendu... je m'empresse de rétablir la réalité historique.

Premièrement : ce n'est pas moi.

Deuxièmement : ce n'est pas ce que vous croyez. Mère-grand m'écoute en se grattant la tête. Parfaitement détendu (tu parles...), j'en mets une couche en souriant et j'interpelle la jeune fille à la mémoire défaillante : voyons, ma grande, j'étais en face de toi pendant l'examen... et ta sœur, elle tricote un pull au facteur ?

La mamie hésite un instant avant de m'étrangler. Heureusement, un éclair de lucidité illumine sa petite fille ; celle-ci confirme bientôt ma version des faits. « Ah oui... peut-être... c'était pas vous ; c'est le docteur qui m'a examinée... »

L'atmosphère, lourdement chargée, s'allège un peu. Mère-grand se fend d'une grimace qui ressemble à un sourire et mon épouse arrête la procédure de divorce... Le dîner reprend son cours ; mes voisines entament leur galette et leur petit pot de beurre tandis que nous finissons nos spaghettis. Naf-Naf continue cependant à nous regarder de travers ; apparemment, il a très bien entendu l'annonce du garde-champêtre, mais un peu moins le dialogue avec Mère-grand. J'arrive quand même à avaler ma pizza sans que les carabiniers me tombent dessus. Ceci dit, le charme de la soirée a du plomb dans l'aile. Je décline l'offre de boire un café et je me sauve avec ma femme sous le bras.

En sortant, Nouf-Nouf (qui doit avoir une très bonne audition) m'adresse un sourire XXL. Dehors, il fait doux. Ça ne m'empêche pas de relever mon col de veste. Je mets également mes lunettes de soleil, malgré une luminosité très relative...

... Putain de métier ; et la tendresse, bordel ! Avant-guerre, les suffragettes se sont bougées la rondelle pour obtenir le droit de vote, mais les mecs d'aujourd'hui ont aussi du pain sur la planche : ils n'ont pas encore obtenu tout à fait le droit de prendre soin. Sans suspicion... Ceci dit, les femmes sont-elles réellement prêtes à abandonner leur chasse gardée ? Quand j'en vois certaines en plein syndrome de Stockholm avec des blaireaux qui leur piétinent la tronche, j'en doute un peu. Mais c'est une autre histoire ; nous parlerons de choses qui fâchent un autre jour... ■

## Angèle, le trompe-couillon et la T2A

■ Marie D'Umigna, psychologue dans un service de gériatrie à Marseille

Angèle, dans le temps, quand elle faisait les toilettes aux vieilles patientes de mon service de gériatrie, prenait toujours le temps de plaisanter, y allant de mots crus et de sourires. « Alors, maintenant, on va s'occuper de la fofoune... », « Et puis un peu de trompe-couillon pour finir », en mettant du rouge aux joues en fin de toilette. Quand la patiente à la fin était toute propre, elle était contente, et Angèle aussi.

Aujourd'hui, avec la tarification à l'activité, les nouvelles aides-soignantes, les remplaçantes d'Angèle, sont méprisées, dévalorisées, elles courent après le temps, prises dans un système où la galéjade n'existe pas, n'est plus comptée, ni reconnue. Alors rares sont celles qui arrivent à trouver encore le temps et l'énergie de plaisanter, et les toilettes sont devenues tristes.

Et si c'était la T2A, le trompe-couillon ? ■